

AU VIETNAM, LA VIE DANS LES "MICRO-MAISONS" DU COEUR DE L'EX-SAÏGON

AFP/Thanh NGUYEN



Pham Quoc Cong vit avec six membres de sa famille dans une chambre de 2m² à Ho Chi Minh-ville, l'ex-Saïgon. Le prix à payer pour rester dans le centre-ville d'une de ces villes asiatiques où l'immobilier flambe.

Cet ouvrier du bâtiment vit dans une pièce encombrée de jouets d'enfants, d'un frigo et de lits superposés. Lui même dort souvent à l'extérieur, sur un transat. "C'est très difficile de trouver un endroit sec pendant la saison des pluies", explique cet homme de 49 ans qui vit ici depuis 1975.

A Ho-Chi-Minh-ville, la capitale économique vietnamienne, le prix des terrains est monté à près de 18.000 euros le m², repoussant aux périphéries de la ville les plus modestes. "Mais nous sommes habitués à ce quartier. Si on part ailleurs, on ne pourra plus faire d'affaires", explique Cong, dont les soeurs et la nièce, qui vivent toutes avec lui, sont marchandes ambulantes dans le quartier.

Ces maisons de fortune comme la sienne sont aujourd'hui entourées de projets immobiliers modernes, ou cachées derrière des étals de restaurants de rue. Mel Schenck, qui étudie l'architecture en pleine mutation de l'ancienne Saïgon, évoque ces "micromaisons pittoresques", destinées à disparaître au fur et à mesure. Certaines remontent à l'époque de la colonisation française, alors que ce quartier était encore couvert de rizières.

Nguyen Van Truong, qui vit dans une autre de ces micro-maisons (à cinq dans 6 m²), s'inquiète de la construction d'un immeuble de luxe juste à côté de son terrain. "Je ne pense pas que nous obtiendrons une compensation très importante" en cas d'expulsion, se désespère l'homme de 62 ans.

Dans ce pays dirigé par un parti communiste tout-puissant, en proie à une importante corruption, les responsables de l'administration de la ville sont soupçonnés de s'enrichir en cédant des terrains à des promoteurs immobiliers en compensant les habitants bien en dessous du prix du marché. "Mais je préférerais mourir que d'être forcé de quitter ce lieu", dit l'ouvrier.



LA VIE DES LÉPREUX AU VIETNAM, ENTRE RÉINSERTION ET SOLITUDE

PUBLIÉ LE 25/01/2019 À 9H46

AFP/Manan VATSYAYANA



Diagnostiqué lépreux en 1958, Tran Huu Hoa a songé au suicide, pensant qu'il ne pourrait jamais se marier ni trouver du travail au Vietnam, qui a longtemps mis les lépreux au ban de la société.

Dimanche sera célébrée la Journée des lépreux à travers le monde, avec des collectes de fonds et une sensibilisation du grand public à cette maladie de l'exclusion.

Tran Huu Hoa vit depuis plus de soixante ans à l'hôpital de Van Mon, dans la province de Thai Binh, dans le nord du pays. Il y a rencontré sa femme Thoa, elle aussi lépreuse. Quand je suis arrivé ici, "il y avait environ 2.000 personnes, principalement des jeunes", raconte à l'AFP Hoa, aujourd'hui âgé de 79 ans.

Depuis, grâce à l'amélioration des conditions sanitaires et à la mise en place de campagnes de prévention, les cas de lèpre ont considérablement diminué dans le pays. En 2017, seules 248 personnes y étaient encore soignées pour la lèpre, d'après les données fournies par l'OMS.

A Van Mon, fondé en 1900 et qui a accueilli jusqu'à 4.000 personnes, il ne reste que 190 patients. Tous souffrent d'un handicap lié à cette maladie. Hoa a perdu des doigts, d'autres ont une prothèse à la place de la jambe, tandis que certains sont si lourdement handicapés qu'ils ne peuvent plus bouger de leur lit.

La monotonie fait partie du quotidien. Certains passent leur journée à prier dans la chapelle, d'autres regardent la télévision ou écoutent la radio quand ils ne dorment pas.

"Je n'ai personne sur qui compter, je suis si seul", soupire Pham Van Bac, 83 ans. Hospitalisé dans le centre depuis 1960, sa fille ne vient plus le voir et ses petits-enfants lui rendent visite une seule fois par an. Mais il ne souhaite pas partir, craignant s'il sort de devenir un fardeau pour sa famille, de ne plus être soigné correctement et de perdre la modeste allocation que lui verse l'hôpital géré par le gouvernement.

Même si la stigmatisation envers les lépreux s'est largement estompée hors des murs de l'hôpital, beaucoup préfèrent rester à Van Mon, où ils se sentent davantage en sécurité. "C'est ma deuxième maison, je vivrai ici jusqu'à ma mort", relève Hoa.

